

Alfred de Musset
Gamiani

ou
Deux nuits
d'excès



Alfred de Musset

Gamiani

ou Deux nuits d'excès



Illustrations de Jean de Guethary

D'après l'édition originale titrée :

Chez un bourgeois de Paris
Rue du Coq Hardi
1845

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 16 illustrations - 4 notes de bas de page - Environ 108 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

À propos de Musset.....	4
À propos de Gamiani.....	5
Préface de l'édition de 1845.....	6
Partie 1.....	9
<u>Partie 2.....</u>	<u>28</u>
<u>Extrait des mémoires de la comtesse de C... sur l'auteur de <i>Gamiani</i>.....</u>	<u>44</u>



Remarque sur cette édition numérique

Cette édition a été réalisée par les éditions Humanis.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

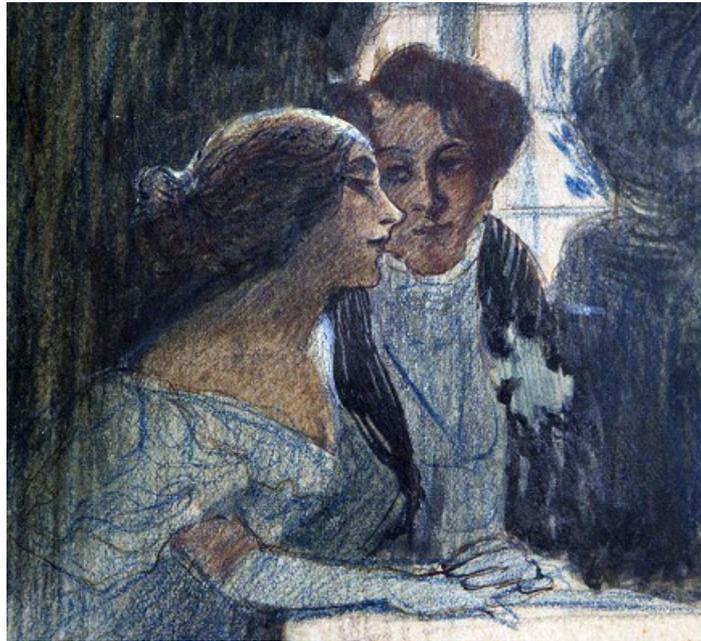
Luc Deborde
BP 32059 – 98 897 Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN : 979-10-219-0043-1.
Septembre 2015.

Illustration de couverture : « Le sommeil » de Gustave Courbet — 1866

À propos de Musset



Georges Sand et Alfred de Musset croqués par Célestin Nanteuil.

Louis Charles Alfred de Musset-Pathay dit Alfred de Musset né le 11 décembre 1810 à Paris et mort le 2 mai 1857 également à Paris, est un poète, auteur dramatique et romancier français.

Lycéen brillant, Alfred de Musset abandonne rapidement ses études supérieures pour se consacrer à la littérature à partir de 1828-1829. Dès l'âge de 17 ans, il fréquente les poètes du Cénacle de Charles Nodier et publie en 1829, à 19 ans, *Contes d'Espagne et d'Italie*, son premier recueil poétique qui révèle son talent brillant. Il commence alors à mener une vie de « dandy débauché ». En décembre 1830, sa première comédie *La Nuit Vénitienne* est un échec accablant qui le fait renoncer à la scène pour longtemps. Il choisit dès lors de publier des pièces dans *La Revue des Deux Mondes*, avant de les regrouper en volume sous le titre explicite *Un Spectacle dans un fauteuil*. Il publie ainsi *À quoi rêvent les jeunes filles ?* en 1832, puis *Les Caprices de Marianne* en 1833. Il écrit ensuite en 1833 son chef-d'œuvre, le drame romantique, *Lorenzaccio*, publié en 1834 (la pièce ne sera représentée qu'en 1896) après sa liaison houleuse avec George Sand, et donne la même année *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour*. Il publie parallèlement des poèmes tourmentés comme *la Nuit de mai* et *la Nuit de décembre* en 1835, puis *La Nuit d'août* (1836) *La Nuit d'octobre* (1837), et un roman autobiographique *la Confession d'un enfant du siècle* en 1836.

Dépressif et alcoolique au-delà de 30 ans, il écrit de moins en moins : on peut cependant relever les poèmes *Tristesse*, *Une soirée perdue* (1840), *Souvenir* en 1845 et diverses nouvelles (*Histoire d'un merle blanc*, 1842). Il reçoit la Légion d'honneur en 1845 et est élu à l'Académie française en 1852. Il écrit des pièces de commande pour Napoléon III. Sa santé se dégrade gravement en raison de son alcoolisme, et Alfred de Musset meurt à 46 ans, le 2 mai 1857 : il est enterré dans la discrétion au Cimetière du Père-Lachaise, après des obsèques en l'église Saint-Roch. Ludovic Vitet, au nom de l'Académie française, prononce l'éloge funèbre.

Redécouvert au XX^e siècle, Alfred de Musset est désormais considéré comme un des grands écrivains romantiques français, dont le théâtre et la poésie lyrique montrent une

sensibilité extrême, une interrogation sur la pureté et la débauche, une exaltation de l'amour et une expression sincère de la douleur. Sincérité qui renvoie à sa vie tumultueuse qu'illustre emblématiquement sa relation avec George Sand.

À propos de Gamiani

Gamiani ou Deux nuits d'excès est l'ouvrage licencieux le plus lu et le plus réimprimé de tout le 19^e siècle. Longtemps remise en cause, l'attribution de ce texte à Alfred de Musset semble désormais établie.

Le roman raconte deux nuits de la vie de la comtesse Gamiani marquées par ses ébats avec Fanny et Alcide. Pendant ces deux nuits, les trois personnages vont se raconter leur initiation sexuelle ainsi que leurs plus grands exploits dans ce domaine.



*Une des illustrations de l'ouvrage Gamiani, une nuit d'excès
publié à Bruxelles en 1833. Illustration d'Achille Devéria*

Comme on pourra le constater en lisant la préface de l'édition de 1845 que nous reproduisons ci-après, il semblerait que *Gamiani* soit né d'un pari entre écrivains ivres, Alfred de Musset ayant voulu démontré qu'il était possible d'écrire un roman érotique sans sombrer dans la vulgarité.

Certains historiens rapprochent ce récit de la relation qu'il entretient avec Georges Sand, dont les mœurs libres pourraient avoir inspiré le personnage de Gamiani.

Préface de l'édition de 1845

Quelque temps après la révolution de 1830, une dizaine de jeunes gens, pour la plupart destinés à devenir célèbres dans les lettres, la médecine ou le barreau, se trouvaient réunis dans un des plus brillants restaurants du Palais-Royal. Les débris d'un splendide souper et le nombre des flacons vides témoignaient en faveur du robuste estomac, et partant, de la gaieté des convives.



On était arrivé au dessert et, tout en faisant pétiller le champagne, on avait épuisé la conversation sur la politique d'abord, et ensuite sur les mille sujets à l'ordre du jour de cette époque. La littérature devait nécessairement avoir son tour. Après avoir passé en revue les divers genres d'ouvrages qui, depuis l'antiquité, ont tour à tour été l'objet d'une admiration plus ou moins passagère, on en vint à parler du genre érotique. Il y avait là ample matière à discourir. Aussi, depuis les *Pastorales* de Longus jusqu'aux cruautés luxurieuses du marquis de Sade, depuis les *Épigrammes* de Martial et les *Satires* de Juvénal, jusqu'aux *Sonnets* de l'Arétin, tout fut passé en revue.

Après avoir comparé la liberté d'expression de Martial, Properce, Horace, Juvénal, Térence, en un mot, des auteurs latins, avec la gêne que s'étaient imposée les divers écrivains érotiques français, quelqu'un fut amené à dire qu'il était impossible d'écrire un ouvrage de ce genre sans appeler les choses par leur nom ; l'exemple de La Fontaine était une exception ; que d'ailleurs, la poésie française admettait ces sortes de réticences et savait même, par la finesse et une heureuse tournure de phrases, s'en créer un charme de plus ; mais qu'en prose on ne pourrait rien produire de passionné ni d'attrayant.

Un jeune homme, qui jusqu'alors s'était contenté d'écouter la conversation d'un air rêveur, sembla s'éveiller à ces derniers mots, et prenant la parole :

— Messieurs, dit-il, si vous consentez à nous réunir de nouveau ici dans trois jours, j'espère vous convaincre qu'il est facile de produire un ouvrage de haut goût sans employer les grossièretés qu'on a coutume d'appeler des « naïvetés » chez nos bons aïeux, tels que Rabelais, Brantôme, Béroalde de Verville, Bonaventure Desperriers, et tant d'autres, chez lesquels l'esprit gaulois brillerait d'un éclat tout aussi vif s'il était débarrassé des mots orduriers qui salissent notre vieux langage.

La proposition fut acceptée par acclamation, et trois jours après, notre jeune auteur apporta le manuscrit de l'ouvrage que nous présentons aux amateurs.

Chacun des assistants voulut en posséder une copie, et l'indiscrétion de l'un d'entre eux permit à un éditeur étranger de l'imprimer en 1833, dans le format in-4° et orné de grandes gravures coloriées.

Cette édition, très incorrecte, fut suivie d'une seconde en 1835 sous la rubrique de Venise : l'exécution typographique et la correction de celle-ci laissent encore beaucoup à désirer. En voici le titre : *Gamiani, ou deux nuits d'excès*, par Alcide, baron de M***. À Venise, chez tous les marchands de nouveautés : Venise, 1835, un vol. in-18 de 105 pages, enlaidi de 10 gravures abominables.

Sauf de légères incorrections dues à l'inexpérience d'un génie essayant ses ailes, chacun y pourra reconnaître cette muse sympathique et gracieuse qui, pendant vingt ans, a fait les délices des gens de goût, et dont le génie est encore regretté tous les jours.

Notre jeune auteur eut le rare bonheur de laisser sa virginité à une femme, plus digne que beaucoup d'autres, de cueillir la fleur de sa jeunesse ; mais, malheureusement, cette femme possédait, comme toutes les autres, un léger quartier de la pomme d'Ève, de sorte qu'elle le trompa : c'était son métier de femme ; mais notre poète à qui toute impression donnait des spasmes, en garda la blessure saignante pendant tout le temps de sa courte existence. Il voulut oublier : d'abord débauché par dépit, il devint libertin par goût, parce qu'il commençait à penser que le libertinage seul ne trompait pas ; il eut beau faire, il eut beau chercher l'oubli dans l'absinthe, il fut moissonné dans sa jeunesse par le souvenir de la première femme qu'il avait toujours aimée, de cette grisette devenue infâme et infime courtisane, dont le cœur sec se riait du mal qu'elle causait.

C'est à la suite de cet abandon qu'il composa les strophes suivantes :

*Chantez, Chantez encore, rêveurs mélancoliques,
Vos doucereux amours et vos beautés mystiques
Qui baissent les deux yeux.*

*Des paroles du cœur vantez-nous la puissance,
Et la virginité des robes d'innocence,
Et les premiers aveux.*

*Ce qu'il me faut à moi, c'est la brutale orgie,
La brune courtisane à la lèvre rougie
Qui se pâme et se tord ;
Qui s'enlace à vos bras, dans sa fougueuse ivresse,
Qui laisse ses cheveux se dérouler en tresse,
Vous étreint et vous mord !*

*C'est une femme ardente, autant qu'une Espagnole,
dont les transports d'amour rendent la tête folle
Et font craquer le lit ;
C'est une passion forte comme une fièvre,
Une lèvre de feu qui s'attache à ma lèvre
Pendant toute une nuit !*

*C'est une cuisse blanche à la mienne enlacée,
Une lèvre de feu d'où jaillit la pensée ;
Ce sont surtout deux seins,
Fruits d'amour arrondis par une main divine,*

*Qui tous deux à la fois vibrent sur la poitrine,
Qu'on prend à pleines mains !*

*Eh bien ! Venez encore me vanter vos pucelles
Avec leurs regards froids, avec leurs tailles frêles,
Frêles comme un roseau ;*

*Qui n'osent d'un seul doigt vous toucher, ni rien dire,
Qui n'osent regarder et craignent de sourire,
Ne boivent que de l'eau !*

*Non ! vous ne valez pas, ô tendres jeunes filles
Au teint frais et si pur caché sous la mantille,
Et dans le blanc satin*

*Les femmes du grand ton. En tout, tant que vous êtes,
Non ! vous ne valez pas, ô mes femmes honnêtes,
Un amour de catin !*

Partie 1



Minuit sonnait, et les salons de la comtesse Gamiani resplendissaient encore de l'éclat des lumières.

Les rondes, les quadrilles s'animaient, s'emportaient aux sons d'un orchestre enivrant. Les toilettes étaient merveilleuses ; les parures étincelaient.

Gracieuse, empressée, la maîtresse du bal semblait jouir du succès d'une fête préparée, annoncée à grands frais. On la voyait sourire agréablement à tous les mots flatteurs, aux paroles d'usage que chacun lui prodiguait pour payer sa présence.

Renfermé dans mon rôle habituel d'observateur, j'avais déjà fait plus d'une remarque qui me dispensait d'accorder à la comtesse Gamiani le mérite qu'on lui supposait. Comme femme du monde, je l'eus bientôt jugée ; il me restait à disséquer son être moral, à porter le scalpel dans les régions du cœur ; et je ne sais quoi d'étrange, d'inconnu, me gênait, m'arrêtait dans mon examen. J'éprouvais une peine infinie à démêler le fond de l'existence de cette femme, dont la conduite n'expliquait rien.

Jeune encore avec une immense fortune, jolie au goût du grand nombre, cette femme, sans parents, sans amis avoués, s'était en quelque sorte individualisée dans le monde. Elle dépensait, seule, une existence capable, en toute apparence, de supporter plus d'un partage.

Bien des langues avaient glosé, finissant toujours par médire ; mais, faute de preuves, la comtesse demeurait impénétrable.

Les uns l'appelaient une *Foedera*¹, une femme sans cœur et sans tempérament ; d'autres lui supposaient une âme profondément blessée et qui veut désormais se soustraire aux déceptions cruelles.

¹ Foedera, la femme sans cœur dans *La Peau de chagrin*, roman de Balzac.



Je voulais sortir du doute : je mis à contribution toutes les ressources de ma logique ; mais ce fut en vain : je n'arrivai jamais à une conclusion satisfaisante.

Dépité, j'allais quitter mon sujet, lorsque, derrière moi, un vieux libertin, élevant la voix, jeta cette exclamation : Bah ! c'est une tribale !

Ce mot fut un éclair : tout s'enchaînait, s'expliquait ! Il n'y avait plus de contradiction possible.

Une tribale ! Oh ! ce mot retentit à l'oreille d'une manière étrange ; puis, il élève en vous je ne sais quelles images confuses de voluptés inouïes, lascives à l'excès. C'est la rage luxurieuse, la lubricité forcenée, la jouissance horrible qui reste inachevée !

Vainement, j'écartai ces idées ; elles mirent en un instant mon imagination en débauche. Je voyais déjà la comtesse nue, dans les bras d'une autre femme, les cheveux épars, pantelante, abattue, et que tourmente encore un plaisir avorté.

Mon sang était de feu, mes sens grondaient ; je tombai comme étourdi sur un sofa.

Revenu de cette émotion, je calculai froidement ce que j'avais à faire pour surprendre la comtesse : il le fallait à tout prix.

Je me décidai à l'observer pendant la nuit, à me cacher dans sa chambre à coucher. La porte vitrée d'un cabinet de toilette faisait face au lit. Je compris tout l'avantage de cette position, et, me déroband, à l'aide de quelques robes suspendues, je me résignai patiemment à attendre l'heure du sabbat.

J'étais à peine blotti, que la comtesse parut, appelant sa camériste, jeune fille au teint brun, aux formes accusées : – Julie, je me passerai de vous ce soir. Couchez-vous... Ah ! si vous entendez du bruit dans ma chambre, ne vous dérangez pas ; je veux être seule.

Ces paroles promettaient presque un drame. Je m'applaudissais de mon audace.

Peu à peu, les voix du salon s'affaiblirent ; la comtesse resta seule avec une de ses amies, mademoiselle Fanny B***. Toutes deux se trouvèrent bientôt dans la chambre et devant mes yeux.

FANNY.

Quel fâcheux contretemps ! La pluie tombe à torrents, et pas une voiture !

GAMIANI.

Je suis désolée comme vous ; par malencontre, ma voiture est chez le sellier.

FANNY.

Ma mère sera inquiète.

GAMIANI.

Soyez sans crainte, ma chère Fanny, votre mère est prévenue ; elle sait que vous passez la nuit chez moi. Je vous donne l'hospitalité.

FANNY.

Vous êtes trop bonne, en vérité ! Je vais vous causer de l'embarras.

GAMIANI.

Dites un vrai plaisir. C'est une aventure qui me divertit... Je ne veux pas vous envoyer coucher seule dans une autre chambre ; nous resterons ensemble.

FANNY.

Pourquoi ? je dérangerai votre sommeil.

GAMIANI.

Vous êtes trop cérémonieuse... Voyons ! soyons comme deux jeunes amies, comme deux pensionnaires.

Un doux baiser vint appuyer ce tendre épanchement.

– Je vais vous aider à vous déshabiller. Ma femme de chambre est couchée ; nous pouvons nous en passer... Comme elle est faite ! heureuse fille ! j'admire votre taille !

FANNY.

Vous trouvez qu'elle est bien ?

GAMIANI.

Ravissante !

FANNY.

Vous voulez me flatter...

GAMIANI.

Oh ! merveilleuse ! Quelle blancheur ! C'est à en être jalouse !



FANNY.

Pour celui-là, je ne vous le passe pas : franchement, vous êtes plus blanche que moi.

GAMIANI.

Vous n'y pensez pas, enfant ! ôtez donc tout comme moi. Quel embarras ! on vous dirait devant un homme. Là ! voyez dans la glace... Comme Pâris vous jetterait la pomme ! friponne ! elle sourit de se voir si belle... Vous méritez bien un baiser sur votre front, sur vos lèvres ! Elle est belle partout, partout !

La bouche de la comtesse se promenait lascive ; ardente, sur le corps de Fanny. Interdite, tremblante ; Fanny laissait tout faire et ne comprenait pas.



C'était bien un couple délicieux de volupté, de grâces, d'abandon lascif, de pudeur craintive.

On eût dit une vierge, un ange aux bras d'une bacchante en fureur.

Que de beautés livrées à mon regard, quel spectacle à soulever mes sens !

FANNY.

Oh ! que faites-vous ! laissez, madame, je vous prie...

GAMIANI.

Non ! ma Fanny, mon enfant, ma vie ! ma joie ! Tu es trop belle ! Vois-tu ! je t'aime d'amour ! je suis folle ! ...

Vainement, l'enfant se débattait. Les baisers étouffaient ses cris. Pressée, enlacée, sa résistance était inutile. La comtesse, dans son étreinte fouguese, l'emportait sur son lit, l'y jetait comme une proie à dévorer.

FANNY.

Qu'avez-vous ? Oh ! Dieu ! madame, c'est affreux ! ... Je crie, laissez-moi ! ... Vous me faites peur ! ...

Et des baisers plus vifs, plus pressés, répondaient à ses cris. Les bras enlaçaient plus fort ; les deux corps n'en faisaient qu'un...

GAMIANI.

Fanny, à moi ! à moi tout entière ! Viens ! voilà, ma vie ! Tiens ! ... c'est du plaisir ! ... Comme tu trembles, enfant... Ah ! tu cèdes ! ...

FANNY.

C'est mal ! c'est mal ! Vous me tuez... Ah ! je meurs !

GAMIANI.

Oui, serre-moi, ma petite, mon amour ! Serre bien, plus fort ! Qu'elle est belle dans le plaisir ! ... Lascive ! ... tu jouis, tu es heureuse ! ... Oh ! Dieu !



Ce fut alors un spectacle étrange. La comtesse, l'œil en feu, les cheveux épars, se ruait, se tordait sur sa victime, que les sens agitaient à son tour. Toutes deux se tenaient, s'étreignaient avec force. Toutes deux se renvoyaient leurs bonds, leurs élans, étouffaient leurs cris, leurs soupirs dans des baisers de feu.

Le lit craquait aux secousses furieuses de la comtesse.

Bientôt épuisée, abattue, Fanny laissa tomber ses bras. Pâle, elle restait immobile comme une belle morte.

La comtesse délirait. Le plaisir la tuait et ne l'achevait pas. Furieuse, bondissante, elle s'élança au milieu de la chambre, se roula sur le tapis, s'excitant par des poses lascives, bien follement lubriques, provoquant avec ses doigts tout l'excès des plaisirs ! ...

Cette vue acheva d'égarer ma tête.

Un instant, le dégoût, l'indignation m'avaient dominé ; je voulais me montrer à la comtesse, l'accabler du poids de mon mépris. Les sens furent plus forts que la raison. La chair triompha superbe, frémissante. J'étais étourdi, comme fou. Je m'élançai sur la belle Fanny, nu, tout en feu, pourpré, terrible... Elle eut à peine le temps de comprendre cette nouvelle attaque, que, déjà triomphant, je sentis son corps souple et frêle trembler, s'agiter sous le mien, répondre à chacun de mes coups. Nos langues se croisaient brûlantes, acérées ; nos âmes se fondaient dans une seule !

FANNY.

Ah ! mon Dieu ! on me tue ! ...

À ces mots, la belle se raidit, soupire et puis retombe en m'inondant de ses faveurs.

– Ah ! Fanny ! m'écriai-je, attends... à toi ! ... ah ! ...

À mon tour je crus rendre toute ma vie.

Quel excès ! ... Anéanti, perdu dans les bras de Fanny, je n'avais rien senti des attaques terribles de la comtesse.

Rappelée à elle par nos cris, nos soupirs, transportée de fureur et d'envie, elle s'était jetée sur moi pour m'arracher à son amie. Ses bras m'étreignaient en me secouant, ses doigts creusaient ma chair, ses dents mordaient.

Ce double contact de deux corps suant le plaisir, tout brûlants de luxure, me ravivait encore, redoublait mes désirs.

Le feu me touchait partout. Je demeurai ferme, victorieux, au pouvoir de Fanny ; puis, sans rien perdre de ma position, dans ce désordre étrange de trois corps se mêlant, se croisant, s'enchevêtrant l'un dans l'autre, je parvins à saisir fortement les cuisses de la comtesse, à les tenir écartées au-dessus de ma tête.

– Gamiani ! à moi ! portez-vous en avant... ferme sur vos bras !

Gamiani me comprit, et je pus à loisir poser une langue active, dévorante, sur sa partie en feu.

Fanny, insensée, éperdue, caressait amoureusement la gorge palpitante qui se mouvait au-dessus d'elle.

En un instant, la comtesse fut vaincue, achevée.

GAMIANI.

Quel feu vous allumez ! c'est trop... grâce ! ... Ah ! ... quel jeu lubrique ! Vous me tuez... Dieu ! ... j'étouffe ! ...

Le corps de la comtesse retomba lourdement de côté, comme une masse morte.

Fanny, plus exaltée encore, jette ses bras à mon cou, m'enlace, me serre, croise ses jambes sur mes reins !

FANNY.

Cher ami ! à moi... tout à moi ! Modère un peu... arrête... là... ah ! ... va plus vite... va donc ! ... ah ! je sens... je nage ! je...

Et nous restâmes l'un sur l'autre étendus, raides, sans mouvement ; nos bouches, entrouvertes, mêlées, se renvoyaient à peine nos haleines presque éteintes.

Peu à peu nous revînmes à nous. Tous trois nous nous relevâmes et nous fûmes un instant à nous regarder stupidement.

Surprise, honteuse de ses emportements, la comtesse se couvrit à la hâte. Fanny se déroba sous les draps ; puis, comme un enfant qui comprend sa faute quand elle est commise et irréparable, elle se mit à pleurer ; la comtesse ne tarda pas à m'apostropher.

GAMIANI.

Monsieur, c'est une bien misérable surprise. Votre action n'est qu'un odieux guet-apens, une lâcheté infâme ! ... Vous me forcez à rougir.

Je voulais me défendre.

GAMIANI.

Oh ! monsieur, sachez qu'une femme ne pardonne jamais à qui surprend sa faiblesse.

Je ripostai de mon mieux. Je déclarai une passion funeste, irrésistible, que sa froideur avait désespérée, réduite à la ruse, à la violence...

– D'ailleurs, ajoutai-je, pouvez-vous croire, Gamiani, que j'abuse jamais d'un secret que je dois plus au hasard qu'à ma témérité ! Oh ! non ; ce serait trop ignoble. Je n'oublierai de ma vie l'excès de nos plaisirs, mais j'en garderai pour moi seul le souvenir. Si je suis coupable, songez que j'avais le délire dans le cœur, ou plutôt, ne gardez qu'une pensée, celle des plaisirs que nous avons goûtés ensemble, que nous pouvons goûter encore.

M'adressant ensuite à Fanny, tandis que la comtesse dérobait sa tête, feignant de se désoler :

– Calmez-vous, mademoiselle ; des larmes dans le plaisir ! Oh ! ne songez qu'à la douce félicité qui nous unissait tout à l'heure ; qu'elle reste dans vos souvenirs comme un rêve heureux qui n'appartient qu'à vous, que vous seule savez. Je vous le jure, je ne gâterai jamais la pensée de mon bonheur en la confiant à d'autres.

La colère s'apaisa, les larmes se tarirent ; insensiblement, nous nous retrouvâmes tous les trois entrelacés, disputant de folies, de baisers et de caresses...

– Oh ! mes belles amies, que nulle crainte ne vienne nous troubler. Livrons-nous sans réserve... comme si cette nuit était la dernière, à la joie, à la volupté !

Et Gamiani de s'écrier : – Le sort en est jeté, au plaisir ! Viens, Fanny... baise donc, folle ! ... tiens ! ... que je te morde... que je te suce, que je t'aspire jusqu'à la moelle ! Alcide, en devoir ! ... Oh ! le superbe animal ! quelle richesse ! ...

– Vous l'enviez, Gamiani, à vous donc ! Vous dédaignez ce plaisir : vous le bénirez quand vous l'aurez bien goûté. Restez couchée. Portez en avant la partie que je vais attaquer. Ah ! que de beautés, quelle posture ! Vite, Fanny, enjambez la comtesse ; conduisez vous-même cette arme terrible, cette arme de feu ; battez en brèche, ferme ! ... trop fort, trop vite... Gamiani ! ... Ah ! ... vous escamotez le plaisir ! ...

La comtesse s'agitait comme une possédée, plus occupée des baisers de Fanny que de mes efforts. Je profitai d'un mouvement qui dérangerait tout pour renverser Fanny sur le corps de la comtesse, pour l'attaquer avec fureur. En un instant, nous fûmes tous les trois confondus, abîmés de plaisir !



GAMIANI.

Quel caprice, Alcide ! Vous avez tourné subitement à l'ennemi... Oh ! je vous pardonne ; vous avez compris que c'était perdre trop de plaisir pour une insensible. Que voulez-vous ? J'ai la triste condition d'avoir divorcé avec la nature. Je ne rêve, je ne sens plus que l'horrible, l'extravagant. Je poursuis l'impossible. Oh ! c'est affreux ! Se consumer, s'abrutir dans des déceptions ! Désirer toujours, n'être jamais satisfaite. Mon indignation me tue. C'est être bien malheureuse !

Il y avait dans tout ce discours une action si vive, une expression si forte de désespoir, que je me sentis ému de pitié. Cette femme souffrait à faire mal...

– Cet état n'est peut-être que passager, Gamiani ; vous vous nourrissez trop de lectures funestes.

GAMIANI.

Oh ! non ! non ! ce n'est pas moi...

Écoutez : vous me plaindrez, vous m'excuserez peut-être.

J'ai été élevée, en Italie, par une tante restée veuve de bonne heure. J'avais atteint ma quinzième année, et je ne savais des choses de ce monde que les erreurs de la religion. Je passais ma vie à supplier le ciel de m'épargner les peines de l'enfer.

Ma tante m'inspirait ces craintes, sans les tempérer jamais par la moindre preuve de tendresse. Je n'avais d'autre douceur que mon sommeil. Mes jours passaient, tristes comme les nuits d'un condamné.

Parfois seulement, ma tante m'appelait le matin dans son lit. Alors, ses regards étaient doux, ses paroles flatteuses. Elle m'attirait sur son sein, sur ses cuisses, et m'étreignait tout à

coup dans des embrassements convulsifs ; je la voyais se tordre, renverser la tête et se pâmer avec un rire de folle.

Épouvantée, je la contemplais immobile, et je la croyais atteinte d'épilepsie.

À la suite d'un long entretien qu'elle eut avec un moine franciscain, je fus appelée, et le révérend père me tint ce discours :

– Ma fille, vous grandissez. Déjà, le démon tentateur peut vous voir. Bientôt, vous sentirez ses attaques. Si vous n'êtes pure et sans tache, ses traits pourront vous atteindre ; si vous êtes exempte de souillure, vous resterez invulnérable. Par des douleurs, Notre Seigneur a racheté le monde ; par les souffrances, vous rachèterez aussi vos propres péchés. Préparez-vous à subir le martyre de la rédemption. Demandez à Dieu la force et le courage nécessaires : ce soir, vous serez éprouvée... Allez en paix, ma fille.

Ma tante m'avait déjà parlé, depuis quelques jours, de souffrances, de tortures à endurer pour racheter ses péchés. Je me retirai, effrayée des paroles du moine. Seule, je voulus prier, m'occuper de Dieu ; mais je ne pouvais voir que l'image du supplice qui m'attendait.

Ma tante vint me trouver au milieu de la nuit. Elle m'ordonna de me mettre nue, me lava de la tête aux pieds et me fit prendre une grande robe noire serrée autour du cou et entièrement fendue par-derrière. Elle s'habilla de même, et nous partîmes de la maison, en voiture.

Au bout d'une heure, je me vis dans une vaste salle tendue en noir, éclairée par une seule lampe suspendue au plafond.

Au milieu, s'élevait un prie-Dieu environné de coussins.

– Agenouillez-vous, ma nièce ; préparez-vous par la prière, et supportez avec courage tout le mal que Dieu veut vous infliger.

J'avais à peine obéi qu'une porte secrète s'ouvrit : un moine, vêtu comme nous, s'approcha de moi, marmotta quelques paroles ; puis, écartant ma robe et faisant tomber les pans de chaque côté, il mit à découvert toute la partie postérieure de mon corps.

Un léger frémissement échappa au moine, extasié sans doute à la vue de ma chair ; sa main se promena partout, s'arrêta sur mes fesses et finit par se poser plus bas.

– C'est par là que la femme pèche, c'est par là qu'elle doit souffrir ! dit une voix sépulcrale.

Ces paroles étaient à peine prononcées que je me sentis battue de coups de verges, de nœuds de cordes garnis de pointes en fer. Je me cramponnai au prie-Dieu, je m'efforçai d'étouffer mes cris, mais en vain : la douleur était trop forte. Je m'élançai dans la salle, criant : grâce ! grâce ! je ne puis supporter ce supplice ! tuez-moi plutôt ! Pitié ! Je vous prie !

– Misérable lâche ! s'écria ma tante indignée. Il vous faut mon exemple !

À ces mots, elle s'expose bravement toute nue, écartant les cuisses, les tenant élevées.

Les coups pleuvaient ; le bourreau était impassible. En un instant, les cuisses furent en sang.

Ma tante restait inébranlable, criant par moments : Plus fort ! ... ah ! ... plus fort encore !

...

Cette vue me transporta ; je me sentis un courage surnaturel, je m'écriai que j'étais prête à tout souffrir.

Ma tante se releva aussitôt, me couvrit de baisers brûlants, tandis que le moine liait mes mains et plaçait un bandeau sur mes yeux.

Que vous dirai-je, enfin ! Mon supplice recommença plus terrible. Engourdie bientôt par la douleur, j'étais sans mouvement, je ne sentais plus. Seulement, à travers le bruit de mes coups, j'entendais confusément des cris, des éclats, des mains frappant sur des chairs. C'étaient aussi des rires insensés, rires nerveux, convulsifs, précurseurs de la joie des sens. Par moments, la voix de ma tante, qui râlait de volupté, dominait cette harmonie étrange, ce concert d'orgie, cette saturnale de sang.

Plus tard, j'ai compris que le spectacle de mon supplice servait à réveiller des désirs ; chacun de mes soupirs étouffés provoquait un élan de volupté.

Lassé sans doute, mon bourreau avait fini. Toujours immobile, j'étais dans l'épouvante, résignée à mourir, et cependant, à mesure que l'usage de mes sens revenait, j'éprouvais une démangeaison singulière ; mon corps frémissait, était en feu. Je m'agitais lubriquement, comme pour satisfaire un désir insatiable. Tout à coup, deux bras nerveux m'enlacèrent ; je ne savais quoi de chaud, de tendu, vint battre mes fesses, se glisser plus bas et me pénétrer subitement. À ce moment, je crus être fendue en deux. Je poussai un cri affreux que couvrirent aussitôt des éclats de rire. Deux ou trois secousses terribles achevèrent d'introduire en entier le rude fléau qui m'abîmait. Mes cuisses saignantes se collaient aux cuisses de mon adversaire ; il me semblait que nos chairs s'entremêlaient pour se fondre en un seul corps. Toutes mes veines étaient gonflées, mes nerfs tendus. Le frottement vigoureux que je subissais, et qui s'opérait avec une incroyable agilité, m'échauffa tellement, que je crus avoir reçu un fer rouge.

Je tombai bientôt dans l'extase ; je me vis au ciel. Une liqueur visqueuse et brûlante vint m'inonder rapidement, pénétra jusqu'à mes os, chatouilla jusqu'à la moelle... Oh ! c'était trop ! Je fondais comme une lave ardente... Je sentais courir en moi un fluide actif, dévorant ; j'en provoquai l'éjaculation par secousses furieuses, et je tombai épuisée dans un abîme sans fin de volupté inouïe...

FANNY.

Gamiani, quelle peinture ! Vous nous mettez le diable au corps.

GAMIANI.

Ce n'est pas tout.

Ma volupté se changea bientôt en douleur atroce. Je fus horriblement brutalisée. Plus de vingt moines se ruèrent à leur tour en cannibales effrénés. Ma tête tomba de côté ; mon corps, brisé, rompu, gisait sur les coussins, pareil à un cadavre. Je fus emportée mourante dans mon lit.

FANNY.

Quelle cruauté infâme !

GAMIANI.

Oh ! oui, infâme ! et plus funeste encore.

Revenue à la vie, à la santé, je compris l'horrible perversité de ma tante et de ses infâmes compagnons de débauche que l'image de tortures affreuses aiguillonnait seule encore. Je leur jurai une haine mortelle, et cette haine, dans ma vengeance, mon désespoir, je la portai sur tous les hommes.

L'idée de subir leurs caresses m'a toujours révoltée. Je n'ai plus voulu servir de vil jouet à leurs désirs.

Mon tempérament était de feu, il fallut le satisfaire. Je ne fus guérie plus tard de l'onanisme que par les doctes leçons des filles du couvent de la Rédemption. Leur science fatale m'a perdue pour jamais !

Ici, les sanglots étouffèrent la voix altérée de la comtesse.

Les caresses ne pouvaient rien sur cette femme. Pour faire diversion, je m'adressai à Fanny.

ALCIDE.

À votre tour, belle étonnée ! Vous voilà, en une nuit, initiée à bien des mystères. Voyons ! racontez-nous comment vous avez ressenti les premiers plaisirs des sens.

FANNY.

Moi ! je n'oserai, je vous l'avoue.

ALCIDE.

Votre pudeur est au moins hors de saison.

FANNY.

Non, mais après le récit de la comtesse, ce que je pourrais vous dire serait trop insignifiant.

ALCIDE.

Vous n'y pensez pas, pauvre ingénue ! Pourquoi hésiter ? Ne sommes-nous pas confondus par le plaisir et les sens ? Nous n'avons plus à rougir. Nous avons tout fait, nous pouvons tout dire.

GAMIANI.

Voyons, ma belle, un baiser, deux, cent ! s'il le faut, pour te décider. Et Alcide, comme il est amoureux ! Vois ! il te menace.

FANNY.

Non, non, laissez, Alcide, je n'ai plus de force.

Grâce ! je vous prie... Gamiani, que vous êtes lubrique ! ... Alcide, ôtez-vous... oh ! ...

ALCIDE.

Pas de quartier, morbleu ! ou Curtius se précipite tout armé, ou vous allez nous donner l'odyssée de votre pucelage.

FANNY.

Vous m'y forcez ?

GAMIANI ET ALCIDE.

Oui, oui !

FANNY.

Je suis arrivée à quinze ans, bien innocente, je vous jure. Ma pensée même ne s'était jamais arrêtée sur tout ce qui tient à la différence des sexes. Je vivais insouciant, heureuse sans doute, lorsqu'un jour de grande chaleur, étant seule à la maison, j'éprouvai comme un besoin de me dilater, de me mettre à l'aise.

Je me déshabillai, je m'étendis presque nue sur un divan... Oh ! j'ai honte ! ... Je m'allongeais, j'écartais mes cuisses, je m'agitais en tous sens. À mon insu, je formais les postures les plus indécentes.

L'étoffe du divan était glacée. Sa fraîcheur me causa une sensation agréable, un frôlement voluptueux par tout le corps. Oh, comme je respirais librement, entourée d'une atmosphère tiède, doucement pénétrante. Quelle volupté suave et ravissante ! J'étais dans une délicieuse extase. Il me semblait qu'une vie nouvelle inondait mon être, que j'étais plus forte, plus grande, que j'aspirais un souffle divin, que je m'épanouissais aux rayons d'un beau ciel.

ALCIDE.

Vous êtes poétique, Fanny.

FANNY.

Oh ! je vous décris exactement mes sensations. Mes yeux erraient complaisamment sur moi, mes mains volaient sur mon cou, sur mon sein. Plus bas elles s'arrêtèrent et je tombai malgré moi dans une rêverie profonde.

Les mots d'amour, d'amant, me revenaient sans cesse avec leur sens inexplicable. Je finis par me trouver bien seule. J'oubliais que j'avais des parents, des amis ; j'éprouvai un vide affreux.

Je me levai, regardant tristement autour de moi.

Je restai quelque temps pensive, la tête mélancoliquement penchée, les mains jointes, les bras pendants. Puis, m'examinant, me touchant de nouveau, je me demandai si tout cela n'avait pas un but, une fin... Instinctivement je comprenais qu'il me manquait quelque chose que je ne pouvais définir, mais que je voulais, que je désirais de toute mon âme.

Je devais avoir l'air égarée, car je riais parfois frénétiquement ; mes bras s'ouvraient comme pour saisir l'objet de mes vœux ; j'allais jusqu'à m'étreindre. Je m'enlaçais, je me caressais ; il me fallait absolument une réalité, un corps à saisir, à presser ; dans mon étrange hallucination, je m'emparais de moi-même, croyant m'attacher à un autre.

À travers les vitraux on découvrait au loin des arbres, les gazons, et j'étais tentée d'aller me rouler à terre ou de me perdre, aérienne, dans les feuilles. Je contemplais le ciel, et j'aurais voulu voler dans l'air, me fondre dans l'azur, me mêler aux vapeurs, au ciel, aux anges !

Je pouvais devenir folle : mon sang refluit brûlant vers ma tête.



Éperdue, transportée, je m'étais précipitée sur les coussins. J'en tenais un serré entre mes cuisses, j'en pressais un autre dans mes bras, je le baisais follement, je l'entourais avec passion, je lui souriais même, je crois, tant j'étais ivre, dominée par les sens. Tout à coup je m'arrête, je frémis ; il me semble que je fonds, que je m'abîme ! Ah ! m'écriai-je, mon Dieu ! ah ! ah ! et je me relevai, subitement épouvantée.

J'étais toute mouillée.

Ne pouvant rien comprendre à ce qui m'était arrivé, je crus être blessée, j'eus peur. Je me jetai à genoux, suppliant Dieu de me pardonner si j'avais fait mal.

ALCIDE.

Aimable innocente ! Vous n'avez confié à personne ce qui vous avait si fort effrayée ?

FANNY.

Non, jamais ! je ne l'aurais pas osé. J'étais encore ignorante il y a une heure ; vous m'avez révélé le mot de la charade.

ALCIDE.

Ô Fanny ! cet aveu me met au comble de la félicité. Mon amie, reçois encore cette preuve de mon amour. Gamiani, excitez-moi, que j'inonde cette fleur de la rosée céleste.

GAMIANI.

Quel feu ! quelle ardeur ! Fanny, tu te pâmes déjà... oh ! elle jouit... elle jouit ! ...

FANNY.

Alcide ! Alcide ! ... j'expire... je...

Et la douce volupté nous abîmait d'ivresse, nous portait tous les deux au ciel.

Après un instant de repos, calme des sens, je parlai moi-même en ces termes :

– Je suis né de parents jeunes et robustes. Mon enfance fut heureuse, exempte de pleurs et de maladie. Aussi, dès l'âge de treize ans, étais-je un homme fait. Les aiguillons de la chair se faisaient déjà vivement sentir.

Destiné à l'état ecclésiastique, élevé dans toute la rigueur des principes de la chasteté, je combattais de toutes mes forces les premiers désirs des sens. Ma chair s'éveillait, s'irritait, puissante, impérieuse, et je la macérais impitoyablement.

Je me condamnais au jeûne le plus rigoureux. La nuit, dans mon sommeil, la nature obtenait un soulagement et je m'en effrayais comme d'un désordre dont j'étais coupable. Je redoublais d'abstinences et d'attention à écarter toute pensée funeste. Cette opposition, ce combat intérieur finirent par me rendre lourd et comme hébété. Ma continence forcée porta dans tous mes sens une sensibilité ou plutôt une irritation que je n'avais jamais sentie.

J'avais souvent le vertige. Il me semblait que des objets tournaient et moi avec eux. Si une femme s'offrait par hasard à ma vue, elle me paraissait vivement enluminée et resplendissante d'un feu pareil à des étincelles électriques.

L'humeur, échauffée de plus en plus, et trop abondante, se portait dans ma tête, et les parties de feu dont elle était remplie, frappant vivement contre la vitre de mes yeux, y causaient une sorte de mirage éblouissant.

Cet état durait depuis plusieurs mois, lorsqu'un matin je sentis tout à coup dans tous mes membres une contraction et une tension violentes, suivies d'un mouvement affreux et convulsif pareil à ceux qui accompagnent ordinairement les transports épileptiques... Mes éblouissements lumineux revinrent avec plus de force que jamais... Je vis d'abord un cercle noir tourner rapidement devant moi, s'agrandir et devenir immense : une lumière vive et rapide s'échappa de l'axe du cercle et éclaira toute l'étendue.

Je découvrais un horizon sans fin, de vastes cieux enflammés, traversés par mille fusées volantes qui toutes retombaient éblouissantes en pluie dorée, étincelles de saphir, d'émeraude et d'azur.

Le feu s'éteignit ; un jour bleuâtre et velouté vint le remplacer : il me semblait que je nageais dans une lumière limpide et douce, suave comme un pâle reflet de la lune dans une belle nuit d'été, et voilà que, du point le plus éloigné, accoururent à moi, vaporeuses, aériennes comme un essaim de papillons dorés, des myriades infinies de jeunes filles nues, éblouissantes de fraîcheur, transparentes comme des statues d'albâtre.

Je m'élançais au-devant des sylphides, mais elles s'échappaient rieuses et folâtres ; leurs groupes délicieux se fondaient un moment dans l'azur et puis reparaissaient plus vifs, plus joyeux ; bouquets charmants de figures ravissantes qui, toutes, me donnaient un fin sourire, un regard malicieux !

Peu à peu, les jeunes filles s'éclipsèrent ; alors vinrent à moi des femmes dans l'âge de l'amour et des tendres passions.

Les unes, vives, animées, au regard de feu, aux gorges palpitantes ; les autres, pâles et penchées comme des vierges d'Ossian. Leurs corps frêles, voluptueux, se dérobaient sous la gaze. Elles semblaient mourir de langueur et d'attente : elles m'ouvraient leurs bras et me fuyaient toujours.

Je m'agitais lubriquement sur ma couche ; je m'élevais sur mes jambes et mes mains, secouant frénétiquement mon glorieux priape. Je parlais d'amour, de plaisir, dans les termes les plus indécents ; mes souvenirs classiques se mêlant un instant à mes rêves, je vis Jupiter en feu, Junon maniant sa foudre ; je vis tout l'Olympe en rut, dans un désordre, un pêle-mêle étranges ; après, j'assistai à une orgie, une bacchanale d'enfer : dans une caverne sombre et profonde, éclairée par des torches puantes aux lueurs rougeâtres, des teintes bleues et vertes se reflétaient hideusement sur les corps de cent diables aux figures de bouc, aux formes grotesquement lubriques.

Les uns, lancés sur une escarpolette, superbement armés, allaient fondre sur une femme, la pénétraient subitement de tout leur dard et lui causaient l'horrible convulsion d'une jouissance rapide, inattendue. D'autres, plus lutins, renversaient une prude la tête en bas, et tous, avec un rire fou, à l'aide d'un mouton, lui enfonçaient un riche priape de feu, lui martelant à plaisir l'excès des voluptés. On en voyait encore quelques-uns, la mèche en main, allumant un canon d'où sortait un membre foudroyant que recevait, inébranlable, les cuisses écartées, une diablesse frénétique.

Les plus méchants de la bande attachaient une Messaline par les quatre membres et se livraient devant elle à toutes les joies, aux plaisirs les plus expressifs. La malheureuse se tortillait, furieuse, écumante, avide d'un plaisir qui ne pouvait lui arriver.

Çà et là, mille petits diabolotins, plus laids, plus sautillants, plus rampants les uns que les autres, allaient, venaient, suçant, pinçant, mordant, dansant en rond, se mêlant entre eux. Partout c'étaient des rires, des éclats, des convulsions, des frénésies, des cris, des soupirs, des évanouissements de volupté.

Dans un espace plus élevé, les diables du premier rang se divertissaient jovialement à parodier les mystères de notre sainte religion.

Une nonne toute nue, prosternée, l'œil béatiquement tourné vers la voûte, recevait avec une dévote ardeur la blanche communion que lui donnait, au bout d'un fort honnête goupillon, un grand diable crossé, mitré tout à l'envers. Plus loin, une diabolotine recevait à flots sur son front le baptême de vie, tandis qu'une autre, feignant la moribonde, était expédiée avec une effroyable profusion de saint-viatique.

Un maître diable, porté sur quatre épaules, balançait fièrement la plus énergique démonstration de sa jouissance érotico-satanique, et, dans ses moments d'humeur, répandait à

flots la liqueur bénite. Chacun se prosternait à son passage. C'était la procession du Saint-Sacrement !

Mais voilà qu'une heure sonne, et aussitôt tous les diables s'appellent, se prennent par la main et forment une ronde immense. Le branle se donne ; ils tournent, s'emportent et volent comme l'éclair.

Les plus faibles succombent dans ce tournoiement rapide, ce galop insensé. Leur chute fait culbuter les autres ; ce n'est plus qu'une horrible confusion, un pêle-mêle affreux d'enlacements grotesques, d'accouplements hideux ; chaos immonde de corps abîmés, tout tachés de luxure, que vient dérober une fumée épaisse.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>